

LE COMMERCE DES REGARDS

Du même auteur

Du visage

en collaboration avec C. Schlatter

Lille, PUL, 1982

Nicéphore le Patriarche

Discours contre les iconoclastes

traduction, préface et notes

Paris, Klincksieck, 1990

Michel-Ange. La chapelle Sixtine

préface de F. Hartt

Paris, Citadelles-Mazenod, 1991-1992, 2 vol.

Présence de l'icône

Paris, RMN, 1992

L'Image naturelle

Paris, Nouveau Commerce, 1995

Van Gogh ou la Peinture comme tauromachie

Paris, Éd. de l'Épure, 1996

Image, Icône, Économie

Les sources byzantines de l'imaginaire contemporain

Paris, Éd. du Seuil, 1996

Henri Cueco, vol.2.

Paris, Cercle d'art, 1997

Transparence, opacité ?

Paris, Cercle d'art, 1999

L'image peut-elle tuer ?

Paris, Bayard, 2002

MARIE-JOSÉ MONDZAIN

LE COMMERCE DES REGARDS

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-054170-X

© Éditions du Seuil, février 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Remerciements

Je dédie cette étude à Jean-Toussaint Desanti qui fut durant toutes ces dernières années un interlocuteur exceptionnel tant par la rigueur de sa pensée que par sa confiante affection.

Je remercie les membres de l'Observatoire des Images qui m'ont accompagnée de leur écoute chaleureuse et de leurs critiques éclairantes durant la rédaction de cet ouvrage. Ma gratitude va tout spécialement à Françoise Armengaud, Jean Michel Frodon, Abdelwahab Meddeb et Anca Vasiliu.

Je remercie également Maya Colombon et Catherine Le Roch qui m'ont aidée dans la traduction des fables médiévales.

Ce livre est composé de quatre études portant sur la nature passionnelle des visibilitées et sur leur destin politique dans une communauté. Ces quatre études s'enchaînent dans l'unité du souci qui les anime : qu'est-ce que voir ? Qu'est-ce que dire ce que l'on voit ? Qu'est-ce que faire voir ? Qui dit ce qu'il faut voir ? J'ai choisi une ligne d'exposition en boucle, partant de la nudité de Noé pour finir avec la nudité des rois dans le dessein de privilégier une thématique : celle de la construction du regard sur le visible dans le respect politique d'un hors-champ, c'est-à-dire d'une liberté. Cette liberté n'est que l'horizon visé par la construction de la place du spectateur comme sujet de la parole. Cette étude consacrée au commerce des hommes dans l'échange qu'ils font de signes visibles tente de dégager l'économie propre à l'image du marché des visibilitées auquel tout concourt aujourd'hui à la réduire. L'économie du visible est ce tissage fait du croisement des regards dans chaque rendez-vous donné par les images. Est-ce le tissage d'une toile invisible où se déploient les visibilitées ou celui d'un écran visible qui recouvre l'absence de tout objet ? Cette alternative définit l'ambivalence native de toute image qui exige pour se maintenir que nous renoncions à trouver la réponse en elle. Décider d'une image est l'affaire du commerce, celui des êtres parlants qui croisent les fils de leurs regards et de leurs mots pour construire le site qu'ils veulent partager. L'économie du visible est un choix politique, celui d'un lieu commun.

Le commerce des regards se déploie dans la continuité du terrain que l'étude de l'économie iconique avait inauguré. Il s'agit d'analyser les constituants imaginaires de la lecture des visibilitées en Occident et les conditions d'une construction du jugement critique. Tout le sous-bassement byzantin ayant fait l'objet du travail précédent, à présent la question posée est la suivante : comment se

construisent la légitimité et le sens du jugement sur des objets « iconiques » ? Ces objets sont spontanément reconnus dans leur pouvoir émotionnel et donc jugés à l'aune de la présence ou de l'absence d'émotion. Mon projet est d'articuler cette puissance émotionnelle à l'origine « passionnelle » de l'image et à son destin symbolique dans la construction d'une communauté. Pour cela j'ai revisité un certain nombre de textes dont le sens a trop souvent été considéré comme acquis. Tout d'abord le fameux interdit de l'image que l'on attribue au monothéisme juif m'a semblé occulter un aspect fondateur de la légitimité du visible dans la pensée hébraïque. L'ivresse de Noé et la malédiction de Cham pose d'emblée dans la Genèse la question du visible en termes de regard avant de le poser en termes de fabrication. L'analyse de la notion d'interdit permet d'en comprendre la levée par la doctrine chrétienne qui aborde tout spectacle sous le régime grec de la passion. Pour saisir la transformation opérée par le christianisme dans le traitement de la notion de pathos, il m'a paru nécessaire de reprendre les textes aristotéliens et l'usage fait du mot Passion dans la théologie chrétienne. Le destin iconique de la passion ne l'a pas seulement articulé à la doctrine de l'incarnation, mais a fait aussi l'objet d'un traitement institutionnel dans lequel le vocabulaire de la chair propre à l'incarnation s'est trouvé lié au lexique du corps institutionnel. L'Église ne s'est pas contentée de gérer le salut des âmes, mais a fondé un empire temporel dans lequel le commerce des visibilitées a une fonction décisive. Le seul monothéisme qui soit dévoué à l'image est celui dont le sort est lié à la fondation de toute la culture occidentale.

La fondation d'une doctrine qui fait de l'image et du visible un objet de crise, c'est-à-dire un lieu convulsif exigeant les opérations critiques du jugement, ne peut se comprendre qu'en examinant la nature ambivalente et non substantielle de toute image. En effet, comment comprendre cette instance de la liberté critique face aux images ? La réponse réside dans la conception d'une image « indécidable », qui, n'ayant aucune valeur de vérité ni de fausseté, attend du tiers qui la considère la construction d'un sens, c'est-à-dire le traitement critique d'un objet passionnel. D'où il suit qu'il en va des choix symboliques d'une communauté dans le traitement politique de l'amour et de la haine dans ce qu'on nomme un jugement de goût. Quelle liberté se constitue et se distribue dans la production des visibilitées ?

LE COMMERCE DES REGARDS

La piste ouverte par la réflexion inaugurale sur la nudité de Noé nous conduit à en retrouver les figures permanentes et irrégulières dans des textes médiévaux, renaissants ou plus récents. L'expression populaire qui découvre à proprement parler les stratégies du regard est sans doute celle qu'Andersen a empruntée au Moyen Âge : « Le roi est nu. » C'est donc un détour par des récits concernant le destin du regard et de la parole face à la nudité réelle ou fantasmée d'un corps qui permet d'approcher la question de la dictature du visible et de l'invisible dans l'acte du « faire voir ». L'expression « faire voir » est déjà par elle-même le syntagme qui situe la crise de l'image dans l'architecture d'un imaginaire collectif.

Une communauté se donne un vocabulaire iconique qui permet de repérer les figures de son désir donc de sa liberté. En ce sens la mort de l'image dans une gestion dictatoriale des visibilitées condamne à mort toute liberté critique même dans les régimes qui s'autoproclament « démocratiques ». Tel est le sens qu'implique l'expression « vie de l'image ». Quand le commerce des regards se transforme en gestion commerciale du visible, il n'y a plus d'image et le marché des spectacles construit l'empire des nouvelles barbaries.

à la mémoire de Touky

Voici une image qui montre et qui parle tout à la fois.
Elle montre un juif de Chelm en train de danser.

Ce dessin fut réalisé après que l'artiste eut quitté le ghetto et la Pologne, en 1910. Il voulait, écrit-il en polonais, figurer un chrétien, mais sa main l'a conduit ailleurs, là où son désir désignait sa noble origine... origine qu'il avait fallu cependant quitter pour avoir le droit de faire des images. C'est pourtant toujours en yiddish qu'il salue la Vie...

Il se tisse ainsi entre la figure et la double légende un enchevêtrement de renvois, de glissements sans fin entre la visée des gestes, celle du regard et celle des mots.

Impossible de vendre son âme. Cette image établit avec nous un commerce singulier, libre danse qui ne se laissera séduire par aucun marché.

Chciałem ten złoć i klęzącego katolika
a byszo mi je stać od tute pochodzenia



Croquis de Szamaj Mondszajn dit Mondzain, peintre, né à Lublin vers 1888 (?), mort à Paris en 1979 : « Juif dansant » (tiré d'un carnet daté 1910-1913). Le texte en polonais dit ceci : « Je voulais montrer un catholique agenouillé, résultat : c'est mon origine noble. » La légende en yiddish : « *Git morgen panie lejben!* » (« Bonjour Madame la Vie ! »).

Introduction

On entend dire qu'une nouvelle situation est faite à l'image depuis l'invention de la photographie puis du cinéma, et surtout du fait du développement des médias et de toutes les techniques de production et de diffusion iconique que nous connaissons. Il y aurait eu en un siècle et demi une inflation de l'image. J'affirmerai au contraire deux choses : en premier lieu, que la présence de l'image et la reconnaissance de ses pouvoirs s'étendent sur des millénaires et que, depuis deux mille ans, son installation a été largement légitimée et permet de parler d'« iconocratie », si je désigne par ce néologisme l'empire de l'image sur les esprits et sur les corps ; j'ajouterai en second lieu que pour la première fois peut-être l'image court un grave danger et menace de disparaître sous l'empire des visibilitées. Il y a de moins en moins d'images.

Les formes les plus récentes des visibilitées donnent l'impression d'une inflation sans précédent du flux iconique. De là à croire que l'image est une réalité moderne qui nous met en présence d'un phénomène sans précédent, le pas est vite franchi en toute naïveté. D'une façon qui paraîtra peut-être paradoxale, je répète que ces flux n'ont jamais été aussi menaçants pour l'image, qu'il n'y a jamais eu aussi peu d'images. Peut-être est-ce là et seulement là que gît la nouveauté. Je veux dire que le débordement des visibilitées fait peser sur le destin de l'image et, par voie de conséquence, sur la responsabilité du regard une vraie menace. L'image en tant que telle n'est pas une catastrophe récente, mais au contraire un bien précieux inséparable de ce qui construit l'humanité, car elle est solidaire de la parole et de la pensée. C'est en cela qu'elle court les mêmes dangers qu'elles. Il nous incombe plus que jamais de repérer les stratégies de l'exténuation imaginale qui, par l'abus du visible, condamne la vitalité du

regard et sa liberté. Mais, me dira-t-on, qu'est-ce que « l'image en tant que telle » ? En effet, l'opinion la plus répandue, chère aux pluralismes caricaturaux, consiste à répéter qu'il n'y a pas *une* image mais des images que rien ne permet de rassembler sous un même concept et que chacun entend par là ce qu'il veut ou ce qui lui convient. On se réunit partout pour parler d'image, et chacun d'y aller de sa définition en vertu des services qu'il en attend. Mettre l'image au pluriel ne résout en rien la question de ce qui est désigné par la singularité de ce pluriel. Si les choses à voir sont innombrables par leurs formes, leurs procédures techniques de production et les fins qu'on leur prête, elles ont en commun de s'adresser aux yeux et de solliciter le jugement. Or c'est bien là le travail du philosophe que de chercher ce qui fonde l'unité d'un regard pensant au cœur des faisceaux les plus divers qui produisent les réseaux inextricables de son histoire. Non seulement l'image est innombrable, mais si l'on va par là on peut même ajouter que personne ne voit ce que l'autre voit. L'expérience du voir est irréductiblement liée à l'éprouvé de chacun. Disséminée dans le polymorphisme du visible et dans la multiplicité non dénombrable des expériences subjectives, l'image ne peut se constituer que dans la construction d'un « voir ensemble ». Ce partage des regards concerne toutes les figures de l'altérité, depuis l'intimité d'une relation duelle jusqu'à la communauté la plus vaste. Quelque chose de la notion même d'humanité est en jeu dans le partage du visible. Il n'est pour s'en convaincre que de constater que tout impérialisme planétaire se caractérise désormais par la maîtrise d'un monopole iconique.

L'image a fait une entrée royale dans nos cultures du jour où l'incarnation chrétienne a donné à la transcendance invisible et intemporelle sa dimension temporelle, historique et visible, où cette transcendance négocie avec l'événement. Dieu entre dans l'histoire par la naissance de son image filiale. Désormais en Occident la manifestation du visible se décrit en termes de naissance, de mort et de résurrection, elle s'adresse à des corps vivants doués de parole et de jugement. Avec elle nous questionnons les figures politiques des regards partagés ainsi que le caractère privé, public ou universel de nos convictions. Elle n'est ni un divertissement marginal ni une affaire de spécialistes, mais un enjeu fondateur dans l'usage de la semblance et du probable dans la constitution de la vie en commun.

INTRODUCTION

Si l'institution ecclésiastique fut toujours si prompte à comprendre l'enjeu politique des innovations, si elle fut si vite familière de toutes les techniques de communication, d'enseignement, de diffusion et de propagation, c'est justement parce qu'elle est à l'origine vive de toutes les inventions de l'esprit et des techniques dans ce domaine et cela à partir de l'économie incarnationnelle. L'image est découverte, définie et constituée comme la fondation de toutes les formes du commerce entre les hommes, sur la base de l'interprétation économique de la mission christique. En 843, le *Synodikon* de l'Orthodoxie définissait ainsi le triomphe de l'icône :

Oui, les ennemis du Seigneur, ces insolents qui l'outrageaient, qui flétrissaient la sainte adoration que nous lui rendons par les icônes [...] le Dieu des merveilles les a fracassés [...]. Nous voyons dans cette **monnaie** du Christ ceux qui ont été rédimés par sa mort et qui ont cru en lui, grâce à la prédication de la parole et aux figurations des icônes.

Conquérir, convaincre, et cela par tous les moyens, suppose une connaissance approfondie des ressorts de la mobilité de l'intellect et des corps, des jugements émis par les corps et de la gestion politique des passions face au visible. Cela nécessite aussi la création de cette « monnaie » iconique qui transforme le visible en espèces symbolisant la valeur des échanges. Tel est l'étrange commerce qui s'ouvre sous le signe de la libération du regard et sous celui de l'appétit de richesses et de pouvoir. Montrer, émouvoir, enseigner, convaincre, pénétrer la chair et l'âme par tous les moyens disponibles à chaque moment de l'histoire, le faire ici par la douceur et là, si nécessaire, par la violence, voilà ce que l'interprétation de l'incarnation de l'invisible dans les visibilitées temporelles a voulu maîtriser dès les premiers siècles qui suivirent la vie et la mort de Jésus. Telle est la prodigieuse innovation du christianisme : avoir su déployer dans les productions visibles toutes les potentialités mobilisatrices de l'émotion et du jugement que la parole n'épuisait pas, et en promouvoir la libre circulation et la régulation tout à la fois. La résurrection de l'image se paya de la mort de la lettre et de la condamnation de tous les fidèles au Livre. Le visible est révélation. Tout l'effort portera donc sur la rhétorique comme art de parler de l'image comme au-delà de la parole mais aussi comme art de l'image elle-même s'emparant des pouvoirs de la parole. Faire croire, c'est faire voir.

Si l'on revient à la biographie du Christ, on voit bien que le bouleversement de la tradition mosaïque qu'il voulut opérer eut pour dessein de libérer le peuple juif de la littéralité et des rites qui risquaient de l'enfermer dans les strictes limites de sa propre élection. Il fallait que l'amour et la liberté, dans la bouche d'un mystique, devinssent le lot de l'humanité tout entière et que la pureté du cœur importât plus que celle du ventre et des mains. Il n'y eut pas l'ombre d'une intention fondatrice de type institutionnel, pas de nouvelle religion contrôlée par un clergé, mais au contraire la conviction que l'ordre spirituel et éthique relevait d'une liberté indépendante de tout pouvoir constitué et d'un universalisme qui mettrait fin aux privilèges exclusifs d'un seul peuple. Jésus ne cherchait point à détrôner César, c'est bien le sens du récit de Matthieu. Ce message révolutionnaire coûta très cher à son messager, qui serait demeuré impuissant et vaincu, s'il ne s'était trouvé après lui une phalange ardente de prosélytes pour transformer cette singulière « biographie » en une gigantesque entreprise de fondation institutionnelle et politique. C'est Paul le père fondateur. L'histoire commence à la fin du 1^{er} siècle. Les épîtres de Paul, suivies des récits évangéliques retenus par la nouvelle Église, en fournirent les concepts majeurs. Ces concepts sont ceux d'image, d'économie, de corps, de miroir énigmatique ainsi que l'ensemble des termes dans lesquels se formulèrent les nouvelles figures qui allaient devenir celles de notre monde. Ces nouvelles figures sont celles que subsument l'incarnation et l'incorporation qui feront l'objet de mon propos.

* *
*

Un message universel n'aurait pu se satisfaire d'une domination locale, fût-elle la plus puissante et la plus étendue du monde méditerranéen. Un empire, si grand soit-il, a des frontières, des limites qu'il faut défendre et dont la stabilité est toujours incertaine. Un empire a des bords. Il fallait donc concevoir une occupation internationale ayant forme universelle et débordante, indépendante de l'histoire fluctuante des royaumes et des empires. En un mot, il fallait une forme planétaire et supranationale d'appropriation des esprits et des corps qui fût à la hauteur de l'éternité qui la fondait. Ce que nous

appelons la mondialisation a été pensé, il y a plus d'un millénaire, sous le concept d'*oikouménè*, c'est-à-dire l'ensemble des terres habitées. C'est en ces termes qu'il faut entendre l'espace qui s'offre désormais aux images et aux opérations de communication. La réticulation planétaire d'un pouvoir unique, fondé sur la centralisation des messages et des spectacles, est loin d'être un bouleversement sans précédent, c'est un projet bimillénaire qui a enfin trouvé ses bons outils.

La capacité de l'institution ecclésiastique à s'adapter à toutes les nouveautés et à toutes les opportunités est restée intacte. Ceux qui croient pouvoir constater un déclin de la religion chrétienne et qui même le déplorent, tout comme ceux qui s'alarment du caractère parfois conservateur voire rétrograde de sa hiérarchie se trompent totalement, me semble-t-il, dans l'analyse. L'Église, elle, a toujours été d'avant-garde. Elle est toujours actuelle, et douée d'un pouvoir ininterrompu d'actualisation. C'est là un des principes de sa pensée économique. Elle anticipe, par tradition. Quand l'histoire lui donne tort ou quand elle lui fait honte, l'Église en prend acte et repart dans une direction nouvelle plus adaptée et plus conforme aux nécessités du temps, dans un effort ininterrompu afin de concilier les textes de l'Évangile avec les réalités du monde à conquérir. Cette prodigieuse puissance d'adaptation aux circonstances, qu'elle désigne du terme d'*économie*, a fait de cette institution un véritable modèle de gestion pour la terre entière. Or ce mot d'économie est bien celui qui commença par désigner le plan providentiel de l'incarnation dans la personne du Christ, avant d'être, par voie de conséquence, l'opérateur de toutes les adaptations de l'invisible aux visibilités. Si le Dieu unique sort de son invisibilité pour sauver sa création, c'est qu'il donne par là même l'exemple du caractère rédempteur de l'iconicité dans sa propre filiation iconique. Ce que l'on ne dit pas assez ou que l'on ne dit jamais clairement, c'est la relation intrinsèque de la doctrine de l'incarnation avec ce réalisme adaptatif dont le modèle reste transcendant. Sans une complète retransposée de cette doctrine à la lumière des ses concepts propres, on ne peut comprendre la réussite mondiale du dispositif et sa résistance à la chute comme à la disparition, face à tous les régimes, à toutes les catastrophes, à tous les démentis. La puissance résurrectionnelle de l'image est mise au service de la pérennité du pouvoir temporel. C'est la spécificité fondatrice de ce montage que de reposer sur la pensée incarnationnelle, et le corollaire de cette spécificité, c'est la doctrine mondialiste de l'image deve-

nue la figure dominante de toute communication et surtout aujourd'hui de toute effectuation communautaire. Les paroisses peuvent se vider, l'Église se remplit chaque jour davantage des serviteurs inconditionnels du visible et tous les amants de la puissance mondaine sont inévitablement tentés par les dispositifs ecclésiastiques. Si bien que les dictatures les plus hostiles au christianisme sont les vrais serviteurs des modèles cléricaux.

Le christianisme est un objet de crise qui a fait de la crise la source de sa vitalité. Ce qui me semble capital, c'est de saisir en quoi l'image est devenue la pièce maîtresse de cet édifice à forme critique. L'image est un lieu de crise, tout comme le fut la personne du Christ dans le discours qui le fait parler et qui parle de lui. Il est tour à tour **chair** du visible et **corps** de l'institution, image de l'invisible qui s'incarne jusque dans sa disparition, figure de la liberté et modèle de la soumission. Quoi de plus riche, en effet, qu'une pensée de l'incarnation qui conduit à donner sa pleine souveraineté à la vie et à la liberté des vivants, à leur réalité visible dans un monde tangible et caduc, à faire de nos productions visibles le lieu d'un espoir inépuisable ? Mais, dans le même temps, quoi de plus troublant que de constater que l'histoire a pu conduire les défenseurs de cette même doctrine à agir dans la trahison la plus absolue de leurs propres principes, de ce qui les fonde, c'est-à-dire un message d'amour et de liberté ? Les champions de la fraternité universelle ont pu embrasser tranquillement les causes les plus meurtrières sans qu'il leur en coûte beaucoup plus qu'un acte de contrition. Il est remarquable que ces gestes de repentance ne soient jamais nommément personnalisés, mais continuent jusqu'à nos jours à être des gestes d'un corps abstrait qui ne condamne jamais à l'intérieur de lui-même la responsabilité individuelle de ses membres. L'Église demande pardon des fautes de l'Église et ne saurait damner un coupable.

La mondialisation est aujourd'hui un poncif de la réflexion politique et sociale. L'effroi que peut inspirer l'uniformisation consensuelle de la consommation des biens et des idées peut parfaitement convenir à un modèle d'incorporation eucharistique où toute l'humanité devrait un jour communier, fusionner dans la participation à un même corps en s'asseyant autour d'une même table pour se laisser absorber dans la manducation d'un corps unique. Le risque, là encore, est considérable de voir s'imposer un modèle sacramentel d'absorp-

BERNARD QUELQUEJEU, *La Volonté dans la philosophie de Hegel*.
WILLARD VAN ORMAN QUINE, *Quiddités. Dictionnaire philosophique
par intermittence ;
La Poursuite de la vérité*.
FRANÇOIS RÉCANATI, *La Transparence et l'Énonciation*.
JEAN-MICHEL REY, *L'Enjeu des signes (lecture de Nietzsche)*.
PAUL RICŒUR, *De l'interprétation (Essai sur Freud) ;
Le Conflit des interprétations (Essais d'herméneutique I) ;
La Métaphore vive ;
Temps et récit, t. I : L'Intrigue et le roman historique ;
Temps et récit, t. II : La Configuration dans le récit de fiction ;
Temps et récit, t. III : Le Temps raconté ;
Du texte à l'action (Essais d'herméneutique II) ;
Soi-même comme un autre ;
La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*.
RICHARD RORTY, *L'Homme spéculaire ;
Conséquences du pragmatisme*.
CARL SCHMITT, *La Dictature ;
Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Thomas Hobbes*.
REINER SCHÜRMAN, *Le Principe d'anarchie
(Heidegger et la question de l'agir)*.
SPINOZA, *Éthique* (édition bilingue).
PETER FREDERICK STRAWSON, *Les Individus ;
Études de logique et de linguistique*.
GIANNI VATTIMO, *La Fin de la modernité*.
ÉRIC VOEGELIN, *La Nouvelle Science du politique*.
FRANÇOIS WAHL, *Introduction au discours du tableau*.
MARLÈNE ZARADER, *La Dette impensée
(Heidegger et l'héritage hébraïque)*.

